

UNE SCÈNE A TOURS.

Entre une foule de scènes plus ou moins curieuses qui se passent à Tours, un correspondant raconte la suivante :

Je rencontrai une forte femme, pareille à la liberté d'Auguste Barbier, qui se rendait, précédée d'un drapeau suivie d'une bande de gamins, à la préfecture pour offrir à M. Gambetta un exemplaire de trois couleurs, au nom des dames de Marseille. Le jeune ministre de l'intérieur a eu la cruauté de ne point se montrer, mais un de ses lieutenants, connu dans la littérature ordinaire, où il a fait concurrence au baron Brisse sous le nom de Balthazar, a été judicieusement choisi pour aller au-devant de cette amazone, et il l'a invitée sans rire à monter au balcon pour y lire à haute voix les strophes qu'elle avait composées en l'honneur de la république.

Vous avez en ces deux faits un léger aperçu des scènes étranges qui se passent quotidiennement à Tours. J'aurais bien voulu voir aussi cette pseudo Jeanne d'Arc dont une dépêche de Berlin annonçait la présence dans la ville, il y a un mois ou six semaines. Mais comme personne n'en a jamais ouï parler, il faut bien croire que ça été là encore une des agréables inventions de nos ennemis.

LA FAMINE A PARIS.

Les journaux de Paris contiennent d'amusants articles sur les conséquences du siège au point de vue de l'alimentation.

La ration de viande est si petite qu'elle ne coûte pour six jours que vingt-cinq centimes par tête. Les moineaux se vendent dix sous pièce. Une portion de cervelle de mouton peut s'obtenir—quand on est le favori d'un boucher—pour soixante-dix centimes. On mange beaucoup de rats, capturés dans les égouts au moyen de jarres contenant de la glucose, où les rats se prennent comme les mouches dans la mélasse.

Il existe à Paris un marché régulier pour le débit des rats sur la Place de l'Hôtel-de-Ville.

Les chiens et les chats se vendent aussi sur un marché spécial.

Le gouvernement de Paris a pris possession de toutes les pommes de terre qui se trouvent dans la cité.

Au début du siège, il y avait à Paris plus de cent mille chevaux, compris ceux de l'armée. Depuis cette époque, on a abattu pour la consommation ou pour l'équarrissage, trente mille chevaux. Il nous reste donc soixante-dix mille chevaux. En fixant le chiffre des chevaux nécessaires pour l'armée et pour les services indispensables à trente mille, il reste pour l'alimentation publique quarante mille chevaux.

Le poids moyen de viande nette étant en ce moment de 250 kilog. par cheval, les 40,000 chevaux offrent une ressource de 10 millions de kilog. de viande fraîche.

En distribuant cette quantité à raison de 50 grammes par habitant et par jour, comme cela a lieu pour la viande de bœuf, nous aurons de la viande pour cent jours.

Je rappelle que la viande de cheval est d'un sixième plus nourrissante que celle du bœuf : 50 grammes de celle-là contiennent autant de principe nutritif que 60 de celle-ci.

Les enfants ne touchant qu'une demi-ration, on pourrait et l'on devrait reporter la demi-ration économisée sur la ration de ceux qui participent à la défense de manière à leur fournir 80 à 100 grammes par jour.

UN CAPITAINE FÉMININ.

Les journaux ont parlé dernièrement d'une jeune dame commandant les francs-tireurs de Lamarche dans les Vosges. Voici quelques traits de la vie singulièrement accidentée de ce capitaine féminin.

Mlle Antoinette Lix est née à Colmar. Son père était ancien sergent de la garde royale.

Antoinette Lix, privée de sa mère, était élevée comme un véritable garçon et passait son temps à courir les champs, à conduire à l'abreuvoir les chevaux qu'elle montait intrépidement, acquérant ainsi une vigueur et une agilité peu communes. Cependant quelques personnes qui lui portaient intérêt, craignant pour elle les suites funestes de cette vie d'écurie et de cabaret, parvinrent à la faire admettre gratuitement au pensionnat des sœurs de Ribeaupille. Elle y fit des progrès sérieux dans les études, mais ne put jamais s'appliquer à aucun des ouvrages féminins, tels que couture, broderie, tricot, etc., qui lui sont restés totalement étrangers.

Un instant, elle eut l'idée de devenir religieuse et passa quelques semaines au noviciat ; mais se reconnaissant incapable, malgré sa piété réelle, de subir la vie calme et un peu monotone du couvent, elle rejoignit sa sœur en Pologne, où elle trouva à faire l'éducation des enfants d'une grande famille du pays, celle du comte de X... La dernière insurrection polonaise vint à éclater. Le comte de X... accourut un des premiers, mais le succès ne répondit pas à son courage, il fut fait prisonnier et traîné en Sibérie. Avant son départ, la jeune institutrice, déguisée en homme et muni d'un passeport français au nom de son frère, put pénétrer dans la prison du comte, lui apporter les derniers adieux de sa famille éplorée, et lui promettre de venger sa défaite. Jamais serment ne fut mieux tenu. La comtesse de X... et ses enfants étant partis pour l'Allemagne, la jeune fille, continuant à porter un costume masculin, entra comme lieutenant dans une compagnie de guérillas et ne vécut plus que dans les bois, faisant le coup de feu ou portant à cheval des dépêches, des avis aux divers corps insurgés.

Grande, élancée, elle portait admirablement le costume des hussards polonais, se donnant dix-huit à dix-neuf ans, avait pris pour nom de guerre *Casimir le Sombre*, et ses soldats, qui ignoraient son sexe, se fussent tous fait tuer pour leur jeune chef français dont ils admiraient l'intelligence et la bravoure. Un jour, dans une de ces rencontres meurtrières, comme il s'en présentait fréquemment, elle fut grièvement blessée et transportée à Varsovie. Mgr. Filinski, le noble archevêque qui devait lui aussi mourir dans l'exil et qui avait donné à Antoinette l'autorisation de porter des habits d'homme, la fit soigner par la supérieure même des sœurs de Varsovie.

A peine rétablie, elle recommença sa vie de luttés, de misères et quand enfin il n'y eut plus aucun espoir de vaincre, elle se réfugia à Dresde, avec les débris de l'armée polonaise. Là, elle reçut les secours accordés aux proscrits, vivant de leur vie studieuse, suivant les cours des facultés de droit, de sciences, de médecine.

Traqués à Dresde par la police moscovite, les malheureux vaincus de la cause polonaise vinrent à Paris, continuant à traiter en camarade, en frère, Antoinette, dont le sexe véritable leur était inconnu.

Entrée en relation avec diverses familles, Antoinette, avec plusieurs amis polonais, vint en Bretagne, à Nantes, où on voulut même lui faire épouser une jeune, belle et riche héritière bretonne. Elle se résolut alors à rentrer en Alsace, où sa brillante réputation l'ayant depuis longtemps précédée, son portrait en hussard polonais brillait au devantures de tous les photographes et de tous les libraires.

Elle resta quelque temps dans sa ville natale, puis, reprenant le costume de son sexe, elle repartit pour Paris où elle fit répandre dans l'émigration polonaise le bruit que Casimir-le-Sombre s'était retiré à la Grande-Chartreuse.

Elle vécut quelques années à Paris, tenant la correspondance étrangère dans un des premiers magasins de confectations, car elle sait parfaitement le polonais, le russe, l'allemand et l'anglais.

Mais on n'affronte pas impunément les vents du Nord, les nuits passées dans la neige, les fatigues du bivouac et de la bataille. Habitée à l'air vif des montagnes, des grands bois lithuanais, Antoinette fut atteinte d'une maladie de poitrine et les médecins lui conseillèrent de quitter Paris.

Elle obtint, par ses relations, la recette des postes de Lamarche, dans les Vosges.

Lors de son arrivée à Lamarche, cette petite ville très-patriotique et très belliqueuse, avait déjà une compagnie de francs-tireurs, et, quand vint l'invasion prussienne, la jeune receveuse des postes, oubliant son mal, s'empressa d'offrir à ses nouveaux concitoyens le concours de son expérience et de sa valeur.

Elle combat aujourd'hui pour sa patrie avec plus d'ardeur et d'abnégation qu'elle n'en mit jamais à servir la cause étrangère.

LE ROI GUILLAUME EN FRANCE.

Deux fois par semaine le roi Guillaume chasse officiellement dans les bois de Versailles, où il avait été invité par l'empereur Napoléon III, qu'il appelait alors son *bon frère*.

Le 16 novembre, le roi de Prusse est arrivé à Saint-Germain en compagnie du prince royal et d'un nombreux état-major. Le roi s'est promené au milieu de ses soldats ; puis il a inspecté toute la vallée du côté du Mont-Valérien, ainsi que les ouvrages élevés par les Français.

Le prince royal était avec son père, mais pas dans la même voiture. C'était une belle après-midi. La terrasse de Saint-Germain est toujours encombrée de Français, habitants de la ville, et d'Allemands—les deux peuples considérant avec des yeux bien différents Paris qui est là devant eux—formant des groupes séparés, les premiers en *bourgeois*, les seconds armés. On renvoya les Français d'un côté de la terrasse, afin que le roi put librement causer avec ses officiers et ses soldats, et se promener sans embarras.

Le *barouche* découvert dans lequel le roi se trouvait avec un officier à côté de lui était conduit à quatre chevaux. Le prince royal et un officier suivaient dans une voiture du même genre et deux voitures à deux chevaux contenaient les personnes de la suite. Suivant l'usage, le cortège était précédé et suivi de détachements de la cavalerie ; dans cette occasion c'était des détachements de cuirassiers, deux pelotons en avant et un peloton derrière. Il faisait nuit encore quand le roi entra à l'hôtel de la préfecture à Versailles.

ASPECT DE PARIS.

« Ne rêvez plus théâtres réouverts, promenades, voyages, livres correspondances ; ne laissez pas votre imagination savourer ces fruits défendus ; parcourez le rempart et, du dehors surtout, regardez cette ville à l'aspect si nouveau, si désolé, si nu, si grandiose et si fier. Regardez cet immense espace qui vous sépare des bastions, puis, en levant la tête, ces longues files horizontales qui vous transportent en idée au fond des grandes landes ou devant les dunes de la mer.

« Il y a des gens à qui ce spectacle, ces audacieux travaux et ces canons montrant leur gueule aux échancures de tertres de gazon, causent une sorte de serrement de cœur, qui en détournent les yeux, ne pensant qu'aux douleurs et aux larmes dont ils ont devant eux le triste avertissement. Sans me croire insensible, je confesse que chez moi le premier mouvement devant ce Paris transfiguré est une sorte de satisfaction intérieure tant que cela soit comme sorti de terre, si promptement, si noblement, sous les yeux et avec le concours de cette population frivole et généreuse.

« Tout n'est donc pas perdu, puisque de tels élans partent encore ! Aussi, quand il m'arrive de penser que peut-être nos maux auront un terme, et qu'on pourrait encore s'occuper quelques jours des embellissements de Paris, le premier que je rêve est de lui maintenir sa couronne guerrière, ses pont-levis, ses cavaliers et ses glacis immenses, qui l'isolent et lui forment un si beau piédestal. Cette parure lui sied, je veux qu'il la conserve.

« Mais savez-vous, mon cher monsieur, ce qui trouble ma confiance, même en contemplant ces remparts à qui nous devons tant ? C'est beaucoup j'en conviens, d'avoir fait cet effort d'arrêter l'ennemi et de lui opposer de si fortes murailles ; mais pour vaincre est-ce assez ? Si nous ne comptons que sur nous-mêmes, sur nos bras et sur nos canons, ne sentons nous pas que c'est bien peu de chose ? Et pour nous assurer un secours autrement puissant, que faisons nous ? qu'osons-nous faire ? Dieu, je le crois, ne veut pas que la France périsse ; il l'a tant protégée et sauvée tant de fois, d'une façon si visible, ju-qu'à nous délivrer d'envahisseurs non moins puissants que ces Prussiens, par le bras d'une jeune fille ; mais nous attendre, nous, à pareille assistance, c'est, vous en conviendrez, le croire bien généreux ! car s'il voulait que, dans notre détresse, des prières publiques montassent jusqu'à lui et qu'il mit à ce prix sa clémence, notre République française serait hors d'état de les lui offrir.

« Sa sœur de l'Amérique faisait plus largement les choses lorsqu'elle aussi subissait la torture d'une guerre qui la dévorait. Si vous jetez les yeux sur cette immense lutte, vous y voyez le jeune et la prière de la veille de tous les grands combats. Espérons qu'à défaut de ces démonstrations publiques, la ferveur isolée suffit à fléchir Dieu. Celle-là du moins ne manque pas en France, même au milieu de tant d'aveuglement, d'impunité et d'indifférence : il faut compter sur elle et garder bon espoir. »

L. VITET.

Nobles paroles, que nous recommandons aux réflexions de ceux qui croient encore à quelque chose ; et le nombre de ceux-là en est encore considérable en France, quoi qu'on dise.

BARBARIES.

—Dans l'Eure, les Prussiens ont accompli les mêmes actes de sauvagerie.

A Nonancourt, le chef de gare et plusieurs employés ont été fusillés. Le malheureux chef de gare s'était débattu pour échapper à ses bourreaux, mais ceux-ci, pour paralyser toute résistance, ne trouvèrent rien de mieux que de lui clouer les mains sur un billard avec des baionnettes et de le fusiller dans cette situation.

Le chef de gare de Saint-Rémi put s'échapper et alla se réfugier dans les *bois*.

Les Prussiens organisèrent une véritable chasse à l'homme, et pendant deux jours ils traquèrent ce malheureux comme une bête féroce ; et c'est par miracle qu'il put échapper à la fusillade qui était dirigée contre lui aussitôt qu'il était aperçu par quelques-uns de ces sauvages.

Dans un village près de Saint-Georges-sur-Eure, le maire, le curé et trois gardes Nationaux furent éventrés à coups de baionnettes.

A Saint-Georges et à Marsilly, des femmes, des jeunes filles, des enfants malgré leurs cris et leurs larmes, furent soumis à la sauvage brutalité des soldats de la noble, généreuse et savante Allemagne ;—les cris de détresse, les appels au secours de ces infortunés, allaient, à plusieurs kilomètres, glacer d'horreur ceux qui entendaient ces lugubres accents.

—Un officier franc-tireur de Fontainebleau a reçu, à Tours, la triste nouvelle que les Prussiens ont mis à mort sa femme et son enfant, âgé de trois ans et demi, et cela, sans doute, parce qu'il avait eu l'imprudence d'écrire à cette malheureuse qu'il avait tué cinq Prussiens.

LECON D'UNE MÈRE PRUSSIENNE A SON ROI.

Nous appelons l'attention de tous nos lecteurs sur l'admirable lettre qu'on va lire. C'est le cri du cœur et de la conscience de la mère de famille d'outre-Rhin, sympathisant aux douleurs de nos mères de familles françaises, et se joignant à elles pour prophétiser dès aujourd'hui le terrible verdict que le ciel et la terre rendront bientôt contre le roi Guillaume et ses satellites. Cette lettre avait été oubliée par un Prussien dans une ville occupée par l'ennemi :

Rolandseck, 30 novembre 1870.

« Mon bien-aimé Frédéric,

« Il y a déjà longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles ; de tous côtés je vois des mères pleurant leurs enfants, des femmes pleurant leurs maris, et je me demande chaque jour si je ne dois pas joindre mes larmes aux leurs. Si tu es encore de ce monde, mon bien-aimé, hâte-toi de m'écrire, de me rassurer, je n'aurai plus qu'à songer à te conserver nos chers petits enfants, qui tous, chaque matin, demandent leur père. Notre aîné déjà, à l'exemple de ses petits camarades, jette à tous propos des imprécations contre le roi, et je n'ose pas l'en empêcher.

« Qu'a donc fait la France au Roi Guillaume ? que lui avons-nous fait nous-mêmes pour nous rendre aussi malheureux ? Ce vilain homme n'a donc pas d'entrailles ? il oublie donc qu'il y a un Dieu, et la reine n'aime donc pas le roi, qu'elle ne cherche point à le détourner de toutes les atrocités qui se commettent ; cependant, elle sait le mal que cette guerre entraîne ; chaque jour son palais est assailli de pauvres femmes vêtues de noir, de vieillards et d'orphelins, qui viennent demander la paix et du pain.

« Grâce à Dieu, jusqu'à ce jour, nos enfants et moi n'avons encore manqué de rien, mais à quelles conditions ! J'ai vendu mes bijoux. Il ne me reste plus que deux objets bien chers : la croix que ma pauvre mère m'a laissée en mourant, et mon anneau de mariage. Quand ces précieux souvenirs auront disparu, que devenir ? Si bientôt tu revenais, j'oublierais tout, et je te crois que j'aurais encore la générosité de pardonner au roi le mal qu'il nous fait.

« Il arrive ici une multitude d'objets enlevés aux Français. Je ne sais pas si tout cela est bien légitime : la guerre n'est pas le pillage, n'est pas le vol. Je ne doute pas que tu partages mes sentiments, mon tendre ami ; ne te laisse pas aller à toutes ces bassesses. Le langage que je tiens, ton vénéré père, qui aussi est allé en France, en 1814, te le tiendrait, si nous avions encore le bonheur de le posséder.

« Depuis longtemps aussi, nous sommes sans nouvelles de ton beau-frère ; sa femme est dans le plus grand chagrin, ses ressources diminuent, et la santé de sa fille, déjà si chétive, me donne de nouvelles inquiétudes. Si vous ne revenez pas bientôt, son père la reverra-t-il ?

« Adieu, mon bien-aimé Frédéric, tes chers petits enfants t'envoient leurs plus tendres caresses, et moi, je t'embrasse en te disant à bientôt. »

« LOUISE. »

—*Courrier des Etats-Unis.*

FAITS DIVERS.

MEURTRE A QUÉBEC.—John Storan, journalier demeurant au coin des rues d'Artigny et de l'Artilerie, commençait à ivrognier avec quelques autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient sa femme et une voisine, demeurant dans la même maison. A plusieurs reprises, ils envoyèrent quérir de la boisson dans le voisinage et se mirent dans un état d'ivresse complète. Vers minuit, ils commencèrent à se quereller et frappèrent la femme Storan à la tête avec une hache et lui fracturèrent le crâne à trois endroits. Deux de ces blessures seulement paraissaient à l'extérieur et présentaient des ouvertures d'à peu près trois pouces de longueur. D'après les rapports faits par certains témoins, on pense que Margaret Wall a donné des coups de hache à la femme Storan, qui avait été mariée en premières noces à un nommé McQuisten.

La malheureuse femme est morte. La police est à la recherche du meurtrier. Comme on a passé la nuit à se quereller et à échanger des coups, il est assez difficile de mettre la main sur le véritable coupable.

OSSEMENTS HUMAINS.—Lundi soir, sur les dix heures, on a trouvé sur les degrés de la porte de la sacristie de l'église de St. Roch à Québec un panier contenant des ossements humains. On ne sait d'où viennent ces os, ni qui les a déposés là.

Il va y avoir une enquête sur le sujet.

PRONOSTIC.—Les sauvages disent que les castors ne sont pas encore *cabanés*, qu'ils n'ont jamais été témoins d'un tel retard, et que cela annonce un hiver tardif et peu rigoureux.